

Anthropologie et Sociétés



CROS Michèle, Julien BONDAZ et Maxime MICHAUD (dir.), 2012, *L'animal cannibalisé. Festins d'Afrique*. Paris, Éditions des archives contemporaines, 203 p., bibliogr.

Nicolas Kühl

Volume 39, numéro 1-2, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030856ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030856ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kühl, N. (2015). Compte rendu de [CROS Michèle, Julien BONDAZ et Maxime MICHAUD (dir.), 2012, *L'animal cannibalisé. Festins d'Afrique*. Paris, Éditions des archives contemporaines, 203 p., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 39(1-2), 335–337. <https://doi.org/10.7202/1030856ar>

animaux dans un discours qui les fige, au lieu de révéler leurs transformations évolutives, et celles induites par l'interaction avec les humains. Voilà l'idée qui est au cœur de la seconde série d'articles regroupés sous le thème «accommoder l'imaginaire». Benoît de L'Estoile suggère alors que les musées devraient à l'avenir réintroduire l'historicité des relations sociales entre humains et animaux, tout en permettant de redécouvrir la structuration complexe des rapports entre les européens et les africains. La perspective ne serait pas commémorative, mais historique et réflexive. Un défi sans doute difficile à relever vu le nombre de zoos européens qui se transforment en ambassadeurs de la biodiversité, et qui financent des programmes de préservation de la nature dans les pays africains. Cependant, les populations indigènes réduites au rôle de gardien et de voleur dans les aires protégées relèvent que ces programmes font le jeu «de l'autoritarisme de leurs gouvernements, subordonnés aux exigences égoïstes des pays riches et des organisations internationales» (Alain Epelboin, p. 61). Cette situation alimente le discours sur la sorcellerie que Julien Bonhomme appréhende au Gabon comme calqué sur le schème de la prédation. En effet le sorcier est considéré comme un prédateur féroce à l'image de la panthère. Le devin-guérisseur, quant à lui, est autant un chien de chasse qu'une panthère, parce qu'il est le symbole de la contre-sorcellerie. En fin de compte, la sorcellerie est une forme hyperbolique de cannibalisme à travers les images de dévoration et de prédation ; d'où le thème «digérer le sauvage» qui regroupe la dernière série d'articles.

En quinze contributions, l'ouvrage apporte des connaissances renouvelées sur l'altérité anthropozoologique dans une Afrique qui a longtemps été appréhendée dans le prisme de la sauvagerie, de l'abondance du gibier et de l'exotisme exubérant. La concision des analyses et les bannières thématiques facilitent la lecture et le repérage des principales propositions heuristiques implicites à l'ouvrage. Même si à certains égards, on peut encore relever une vision unitaire de l'Afrique, la diversité des données ethnographiques, et les perspectives anthropologique et ethno-historique des approches permettent, d'une rare manière, de percevoir une Afrique aux multiples facettes.

Séraphin Guy Balla Ndegue
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

CROS Michèle, Julien BONDAZ et Maxime MICHAUD (dir.), 2012, *L'animal cannibalisé. Festins d'Afrique*. Paris, Éditions des archives contemporaines, 203 p., bibliogr. (Nicolas Kühl)

Cet ouvrage collectif est le fruit d'un colloque international, organisé par le Centre de recherches et d'études anthropologiques de l'université et le Musée des Confluences, qui s'est déroulé en 2009 à l'université Lumière-Lyon 2. Il traite des frontières et la diversité des relations entre humains et animaux, sous l'angle d'une anthropologie de la nature qui est «nécessairement une anthropologie critique», s'inscrivant dans les débats les plus récents de la discipline (p. 1). Le livre intègre également la question des représentations muséographiques de la relation

homme/animal, dont trois des auteurs sont de véritables spécialistes, et ouvre des perspectives généralistes par le biais d'anthropologues non africanistes, appelés à rédiger les prologues des trois parties de l'ouvrage afin de libérer celui-ci d'un créneau trop étroitement culturaliste.

La première partie, intitulée « Consommer l'ordinaire », est pertinemment présentée par Noëlie Vialles. L'anthropologue s'intéresse d'emblée au titre « alléchant » et à double sens de l'ouvrage « l'animal cannibalisé » : ce dernier pouvant « désigner celui *qui* est transformé en cannibale, dévorant son semblable ; ou celui *dont* se nourrit le cannibale, qui par définition est son semblable » (p. 11). Les premiers textes interrogent les relations aux animaux au quotidien à travers le prisme de l'alimentation des bêtes. Dans quatre contextes différents, le lecteur est amené à appréhender le caractère indissociable des rôles alimentaire et social du bétail. On remarquera à cet égard la contribution de Julien Bondaz qui met à jour les enjeux symboliques d'une pratique peu interrogée : le nourrissage des carnassiers dans les zoos. Ce texte offre une vue synthétique comparative (Mali, Niger, Burkina Faso) de différentes pratiques de nourrissage, réponses à des contraintes locales liées au statut spécifique de l'animal dans chaque pays, qu'il relie aux aspects symboliques de la manipulation de la viande.

Viennent ensuite les questionnements sur l'élaboration des représentations zoologiques propres à distinguer les zoos des musées, avec le cas particulier du Duc d'Orléans et la quête des trophées de chasse, ou sur les différentes « accommodations muséales de l'imaginaire relatif aux animaux d'Afrique » (p. 4). Fort justement, Benoît de L'Estoile met ces questionnements en perspective avec les idéologies animalistes contemporaines et, de ce fait, la métamorphose des musées en « ambassadeurs de la biodiversité » qui en découle. Les textes réunis ici abordent directement et indirectement la question de l'avenir des musées d'animaux d'Afrique et des options muséographiques qui s'offrent à eux.

Enfin, les trois dernières contributions se penchent tour à tour sur les multiples modalités de création du lien avec l'animal. Maxime Michaud met en avant la difficile, et non moins passionnante, question de l'origine de l'engouement occidental pour la faune africaine. L'utilisation de l'animal, tantôt humanisé et modèle à suivre, tantôt décrié et outil de critique dans les proverbes de l'Afrique de l'Ouest, permet à Cécile Leguy d'analyser les paradoxes du recours à l'animal dans les stratégies du discours. Puis, précisant que « la prédation animale a souvent pu servir de modèle pour penser des relations sociales » (p. 186), Julien Bonhomme entraîne le lecteur dans le monde de la sorcellerie et de la contre-sorcellerie au Gabon où la prédation offre les possibilités métaphoriques permettant d'appréhender par des registres antithétiques la réalité de la sorcellerie et de ses pratiques annexes. « Digérer le sauvage », voilà la lignée de cette dernière partie.

La diversité et le mélange des approches scientifiques et professionnelles sont plaisants et pertinents, et ce d'autant plus que le décentrement est heuristique en anthropologie car il ne peut qu'étendre l'horizon réflexif du lectorat. Nuançons cependant ce propos. En effet, le lecteur s'apercevra certainement de la qualité inégale des différentes contributions, puisque certaines se limitent à une description de faits quand d'autres ouvrent des perspectives théoriques participant entièrement au débat de la discipline sur les relations entre humains et animaux. Dans un cas comme dans l'autre, l'écriture reste claire et les différents textes s'appuient sur des références bibliographiques solides.

En somme, ce livre s'adresse aussi bien au lecteur néophyte, qui cherchera à appréhender à travers divers exemples africains les interactions de l'homme et de l'animal, qu'à l'universitaire qui pourra y puiser de quoi enrichir ses réflexions sur les distinctions

soumises à débat entre humains et animaux, nature et culture. On ne peut que souhaiter que cette opportune publication se prolonge avec des perspectives comparables sur d'autres régions du globe.

Nicolas Kühn
Département d'anthropologie
Université Aix-Marseille, Aix-en-Provence, France

DAVY Damien, 2012, *De l'anaconda à l'urubu. Mythes et symbolisme animal chez les Amérindiens de l'Oyapock*. Matoury, Ibis Rouge Éditions, coll. Ethnologie, 48 p. (Robert R. Crépeau)

Ce petit livre, imprimé sur papier glacé et magnifiquement illustré de planches et de photos, se veut une introduction aux motifs graphiques des sociétés amérindiennes de la région du fleuve Oyapock, à la frontière de la Guyane française et du Brésil. Ces motifs se retrouvent sur la vannerie, la poterie mais également dans les peintures corporelles des sociétés Palikur, Wayāpi et Teko. Ce répertoire pictural et les techniques elles-mêmes renvoient à un bestiaire puisque ce sont des animaux que les humains ont emprunté les motifs graphiques et ont appris l'art de la vannerie et de la poterie. C'est en effet ce que relate la mythologie régionale qui, comme ailleurs en Amérique, décrit l'époque de l'origine comme un temps d'indifférenciation entre humains et animaux. Plus précisément, les mythes décrivent dans quelles circonstances les humains ont acquis divers objets et techniques de la part d'animaux avec lesquels ils pouvaient communiquer et établir des alliances matrimoniales. Ainsi, les Palikur racontent comment ils ont appris les techniques de la vannerie d'un ancêtre marié à une femme oiseau Cassique cul-jaune (*Cassicus cela*), une espèce qui niche en colonie dans des nids de fibres végétales en forme de bourse accrochés à un arbre et possédant une ouverture par le haut, forme que les Palikur associent aux presses à manioc. Les Teko racontent avoir reçu les motifs et les formes de toutes les vanneries de l'oiseau urubu alors que, selon les Wayāpi, les motifs à vannerie ont été vus pour la première fois sur le corps d'un anaconda géant mythique. Ces récits mettent « l'accent sur le thème de l'altérité comme moyen de découverte d'objet culturel » (p. 16). De façon plus fondamentale, ces peuples attribuent aux vanneries une puissance qui est liée à l'origine animale de cet art et, plus précisément, au caractère de prédateurs dangereux et anthropophages des animaux qui lui sont associés. Cette puissance de la technique est bien réelle et elle est captée par les humains via l'usage d'objets essentiels à leur vie quotidienne. Il s'agit d'une conception très répandue chez les Amérindiens qui conçoivent leur puissance d'être et d'agir en lien avec l'acquisition collective de pouvoirs d'une source qui, de nos jours, leur est extérieure mais avec laquelle ils ne faisaient qu'un à l'époque où humains et animaux n'étaient pas encore distincts.